N° 1
Septembre 2016

www.mag-ma.org

MAGAZINE MIXITÉ ALTERITÉ

magma



Identité : une évolution perpétuelle

Luc Vandamme, enfant mulâtre

Zaïna, entièrement Belge, complètement congolaise

Couple mixte, l'enrichissement au - delà du déchirement

Isaac : « Moi, c'est il »

IDENTITÉS

Les jeunes sortent des cases !

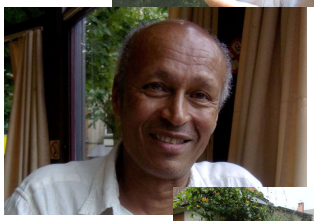
© Marie Peltier

SOMMAIRE

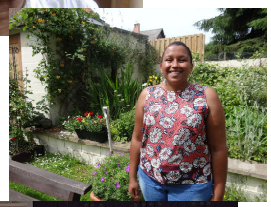
4 **Identité, une évolution perpétuelle**



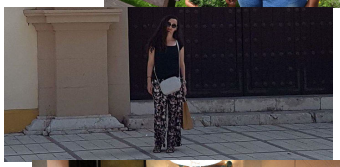
6 **Luc Vandamme, enfant mulâtre**



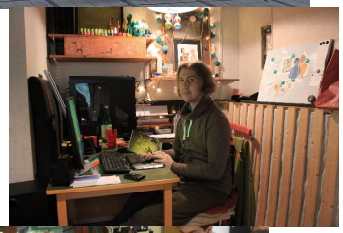
8 **Zaïna, entièrement Belge, complètement congolaise**



10 **Couple mixte, l'enrichissement au - delà du déchirement**



12 **Isaac : « Moi, c'est il »**



14 **Animations et formations**



EDITO

Chaque jeune construit une identité unique, composée d'une multitude de facettes : famille, lieu de vie, origine, nationalité, hobbies, religion, conviction, genre ou encore orientation sexuelle... C'est la combinaison singulière de toutes ces appartenances qui forme des êtres incomparables.

Cependant, certains voudraient réduire l'Autre à une seule facette, le faire entrer « dans une case » que l'on pourrait délimiter, simplifier et rejeter facilement. Dans ce climat, des jeunes sont parfois obligés de choisir définitivement entre une origine ou une nationalité, une culture ou une religion, un genre ou un autre : c'est une souffrance qui peut mener à tous les extrêmes, envers soi-même ou envers les autres. Et pourtant, il existe des alternatives à cette simplification ! Les jeunes dont vous allez découvrir le portrait vous le prouvent !

Que ce soit à l'école, dans des associations ou au cours de leurs propres recherches personnelles, le métissage de leur identité est une évolution progressive qui, pour certains, les relient davantage à leur racine familiale, et pour d'autres, à des enjeux de société. Ils nous racontent comment les diverses facettes de leur identité sont devenues à la fois articulées et indissociables, et forment aujourd'hui un tout. Dans une tension entre la nécessité d'attirer l'attention sur leur trajectoire et le besoin de passer inaperçus, ils nous rappellent combien il est important que la société les reconnaisse et respecte leurs droits, afin de leur permettre, sans distinction, de s'exprimer, de travailler, et, tout simplement, d'être eux-mêmes.

Amandine Kech
Coordinatrice et animatrice, asbl MagMA

Identité : une évolution perpétuelle

Fille d'une mère allemande chrétienne et d'un père marocain musulman, Jasmina Kadi est athée et poursuit des études européennes à Bruxelles. Un contexte singulier pour cette jeune femme de 25 ans à la curiosité aiguisée, qui retisse le fil de ses origines en construisant pas à pas sa propre identité.


© Jasmina Kadi

À l'origine, une nationalité et des racines lointaines

Jasmina est officiellement allemande. C'est ce qui est inscrit sur sa carte d'identité et c'est d'ailleurs ce qu'elle dit quand on lui demande d'où elle vient : « *personnellement je me sens allemande, mais le Maroc ce sont aussi mes origines, j'ai de la famille là-bas, ce sont des liens qui existent* ». Son père, issu d'un petit village marocain, a rencontré sa mère il y a un peu plus d'une vingtaine d'années. À une époque où les échanges informatiques étaient encore peu développés, ses deux parents ont surtout communiqué par lettres avant de se marier et de vivre en Europe.

Enfant, Jasmina ne prêtait pas attention à l'héritage culturel de son père et ne se sentait pas différente de ses camarades d'école. Pour elle, il était « *normal que mon père soit marocain, je ne sentais pas vraiment que j'étais dans une situation particulière* ». Si Jasmina n'a pas tout de suite pris conscience de ses origines métissées, c'est probablement parce que son père, d'un naturel discret et désireux de se conformer à son nouvel environnement, a voulu dès sa naissance qu'elle soit éduquée dans la culture allemande et qu'elle se forge une identité culturelle européenne.

La prise de conscience

Durant son enfance, Jasmina rendait souvent visite à sa famille au Maroc. Mais ce n'est qu'après quelques années d'absence qu'elle a pleinement pris conscience des différences culturelles entre l'Europe de sa mère et le Maghreb de ses racines paternelles. Vers l'âge de 16 ans, Jasmina a eu « *l'impression de découvrir à nouveau le pays et sa culture. J'ai beaucoup discuté avec mes cousines, notamment de la religion, pourquoi elles portaient le hijab, est-ce qu'elles pouvaient m'expliquer tel ou tel aspect de la religion…* ».

> *« personnellement je me sens allemande, mais le Maroc ce sont aussi mes origines, … »*

La petite fille est devenue une adolescente et a commencé à regretter certains aspects de son éducation : « *je ne me sentais pas tout à fait intégrée au Maroc, je n'avais pas les mêmes traditions et surtout je ne parlais pas l'arabe* ». Les différences avec ses jeunes cousins et cousines étaient exclusivement culturelles, et elle pouvait facilement communiquer avec eux en français, mais les échanges étaient très limités avec les membres plus âgés de sa famille. « *Quand je pense à ce manque de communication le symbole pour moi c'est ma grand-mère : elle est âgée et je ne sais pas si un jour je pourrai avoir une vraie conversation avec elle, sans interprète, sans signes. Ce serait un rêve pour moi* ». Pour enfin le réaliser, Jasmina se consacre actuellement à la découverte de la culture marocaine et de la langue arabe.

Une perception positive de la culture marocaine

Si Jasmina souhaite aujourd'hui parler arabe, c'est bien sûr pour pouvoir échanger avec sa famille mais également pour des raisons professionnelles et surtout parce qu'elle désire découvrir dans leur langue originale les écrits d'auteurs arabes qu'elle aime particulièrement. La découverte de la culture marocaine ne se limite bien sûr pas à la langue, et à chaque séjour au Maroc Jasmina prend conscience de nouveaux aspects de la vie de tous les jours. Elle a récemment découvert « *qu'il était impoli de croiser les jambes lorsque l'on est assis, ou encore de se moucher à table, des choses auxquelles on ne fait pas vraiment attention en Europe* ».

Au-delà de ces détails du quotidien, Jasmina affectionne certaines valeurs de la culture marocaine. Elle note ainsi qu'il existe « *beaucoup de respect entre les personnes, les différences sociales ne changent pas le comportement des gens, ce qui est moins le cas en Europe je trouve. Les Marocains ont peut-être des repères que nous avons perdus, c'est peut-être lié aussi à la religion. Ce sont en tout cas des valeurs que j'apprécie et qui pour moi relèvent du sens commun* ». Avec les années, Jasmina a acquis une connaissance plus avisée de ses origines marocaines, ce qui lui donne une certaine légitimité pour en parler librement avec ses amis.

Le temps des questionnements

Mais même si Jasmina prend du plaisir à construire cette nouvelle facette de son identité, les évènements récents la poussent à adopter un regard plus critique sur la société marocaine et sur les conflits interculturels qui marquent notre époque. Elle fait ainsi part des relations parfois tendues au sein des familles mixtes : « *il y a beaucoup d'amour, de chaleur dans ma famille, qui a par exemple accepté ma sœur issue d'un autre mariage. Et je sais que ce n'est pas le cas pour toutes les familles, je connais des gens qui sont exclus parce qu'ils ne parlent pas bien l'arabe ou sont trop européens* ».

Les attentats des derniers mois amènent aussi Jasmina à une plus large réflexion sur la culture arabe, sur l'Islam et la religion en général. Selon elle, « *il est quasiment impossible d'évoquer la culture arabe sans parler de religion. Et sans faire d'amalgame, il faut bien se rendre compte que les attentats répondent à la logique d'une conception extrémiste de l'Islam* ». Jasmina cherche donc à approfondir ses connaissances sur le sujet, pour mieux saisir les maux des sociétés contemporaines. Elle a surtout de la peine pour ses cousines qui vivent à Paris et à Bruxelles, « *qui portent le voile, vivent normalement et que les gens regardent désormais différemment quand elles prennent le métro* ».

> *« comprendre encore plus l'Islam et plus globalement la culture arabe »*

L'identité complexe

La petite fille allemande est donc progressivement devenue une jeune femme citoyenne du monde, « *fière* » de ses ascendances diverses. Mais bien qu'elle se sente « *un peu plus marocaine qu'il y a quelques années* », elle ne cherche pas à le revendiquer. Face à l'adversité et aux pressions subies par les communautés d'origine maghrébine en Europe, qui l'obligent à considérer sous un angle nouveau ses propres racines, Jasmina avoue ainsi « *ne pas encore savoir comment réagir. Mais je pense que j'aurai plutôt tendance à encourager l'échange et la compréhension, même si c'est juste dans un cadre privé, de comprendre encore plus l'Islam et plus globalement la culture arabe* ».

Bien que singulière au premier abord, l'histoire de Jasmina est commune à celle de nombreux jeunes du 21ème siècle, issus d'un monde plus que jamais interconnecté et multiculturel. Elle symbolise surtout la problématique de l'identité, cette entité complexe que d'aucuns voudraient trop souvent résumer à de simples traits de caractère, alors qu'elle est le fruit des multiples rencontres, évènements et interactions qui se succèdent au cours de la vie de chaque être humain. L'identité évolue, en permanence, se nourrit d'échanges, et ces échanges permettent la compréhension et la tolérance.

C'est ce que, plus tard, Jasmina souhaite transmettre : « *si j'ai des enfants, j'aimerais leur transmettre la langue de leur grand-père, pour que ce lien perdure* ».

Une transmission qui, pour de nombreux jeunes européens issus de l'immigration, pourrait se faire à l'école primaire ou secondaire si l'éventail de langues maternelles enseignées était plus varié. Enseigner l'arabe ou le turc à l'école à côté de l'anglais ou de l'allemand, un sujet tabou ? Plutôt une évolution logique pour une Europe à la croisée des cultures. Inchallah !

Steven Copias
Volontaire chez MagMA



Références

Naguib Mahfouz (*La Belle du Caire*, *La trilogie du Caire*), Mahmoud Darwich (*La Palestine comme métaphore*, *Le lanceur de dés*), Sahar Khalifa (*L'impasse de Bab Essaha*, *L'héritage*).
Programme d'Ouverture aux Langues et aux Cultures (OLC) au sein de la FWB, la maîtrise d'une langue maternelle en complément de la langue officielle étant un fort vecteur d'identité et permettant d'apprendre plus facilement une 3ème langue.
Voir aussi le Rapport 2010 des Assises de l'Interculturalité (p.43)

Luc Van Damme,
enfant mulâtre



L'histoire a complètement occulté le traitement des enfants métis dans les colonies belges. Pour ce numéro consacré aux identités multiples, j'ai rencontré Luc Van Damme, né au Rwanda de l'union entre un père belge et une mère rwandaise.

Son histoire, qui a changé ma compréhension de la question des identités, pourrait intéresser non seulement notre société métissée, mais aussi les jeunes qui y vivent.

Mulâtre : Nom donné aux métis pendant l'époque coloniale.

Une enfance pas si tendre

Luc naît en 1954 de l'union entre Florent Van Damme, un militaire à la retraite et Mélanie Mukakigeri. Celui qu'il appelle étrangement « le père Van Damme » lui a laissé le souvenir d'un homme assez brutal :

« Il a fait la guerre le père Van Damme, c'était pas un tendre.
Il a même participé à la bataille de l'Yser en octobre 1914. »

Suite à la défaite de l'Allemagne, le Traité de Versailles distribue les colonies allemandes aux alliés. Le Ruanda-Urundi, alors territoire de l'empire colonial allemand, est attribué à la Belgique. En 1928, profitant de son statut d'ancien combattant, Florent Van Damme tente d'obtenir un poste dans l'administration coloniale. Il part pour le Rwanda afin de passer le concours, mais ne réussira jamais le test…

Il s'installe définitivement près de la capitale, Kigali. Il s'achète un camion, s'improvise livreur de légumes, et se construit une maison. En 1948, il rencontre Mélanie Mukakigeri, avec qui il aura trois enfants : Henry, le fils aîné ; Lucienne ; et enfin Lucien, dit Luc, le benjamin.

De son enfance, Luc Van Damme ne garde que peu de souvenirs. Encore moins de sa mère :

« Elle vivait à la maison comme ménagère. C'est comme ça qu'on appelait les concubines des colons à l'époque. Le père Van Damme l'a chassée parce qu'il l'accusait de voler. Mais au fond, je suis sûr que ce n'était qu'un prétexte. »

Malgré cela, Luc ne garde aucune rancune envers son père :

« Je dois avouer que j'ai eu de la chance, car il a reconnu tous ses enfants.
Ce n'était vraiment pas le cas de tous les enfants métis à l'époque. »

Au fur et à mesure que les enfants grandissent, se pose la question de leur scolarité. En effet, les enfants métis n'étaient acceptés ni dans les écoles belges, ni dans les écoles rwandaises. L'administration coloniale, craignant qu'ils deviennent des chefs de révolte, voulait en faire une caste à part.

Conscient d'être incapable de leur offrir une éducation de qualité, Florent Van Damme place ses enfants à l'institut de Savé, un orphelinat situé à Butaré, près de la frontière burundaise.
À l'origine, ces orphelinats ont été créés pour accueillir les enfants mulâtres non reconnus. Mais dans les faits, ils accueillaient tous les enfants métis.
En 1959, Luc entre donc à l'orphelinat avec son frère et sa sœur. L'institut, tenu par les Sœurs Blanches d'Afrique, impose une éducation stricte. Humiliations et coups sont le lot quotidien.

« C'était comme ça qu'on éduquait les enfants. C'était très dur, mais ça m'a forgé le caractère. »

La fuite en Belgique

1960, c'est l'indépendance. Sœur Luthgardis, directrice de l'institut, craint que les enfants soient victimes de représailles violentes dans le contexte de décolonisation du Congo belge. Elle se débrouille pour obtenir les autorisations nécessaires à leur départ, et trouve même une famille d'accueil à chaque pensionnaire.

« J'ai appris plus tard que l'administration coloniale était très réticente à octroyer les visas. Quand sœur Luthgardis a menacé de divulguer les noms des parents à la presse, ils ont cédé. »

Les enfants sont donc conduits à l'aéroport de Bujumbura. Luc s'en souvient encore :

« C'est la première fois qu'on voyait des avions. C'était des avions de chasse en plus, mais nous on ne le savait pas. Déjà qu'on ne voyait que deux voitures par semaine. »

Juste le temps de faire un dernier coucou à son père, et il embarque dans l'avion avec pour seul bagage une mallette contenant une orange et un pyjama. Quelques heures plus tard, atterrissage à l'aéroport militaire de Melsbroek, et premier contact avec la Belgique.

« Je venais d'Afrique, et je vois soudain plein de maisons, des taxis jaunes, des routes, des trams. Au Rwanda, ceux qui travaillaient sur les routes étaient des noirs et des repris de justice.
Tout d'un coup, je vois des blancs qui travaillent en salopette. »

Ce jour-là, Luc est séparé de son frère et de sa sœur, qu'il ne reverra que dix ans après...
A son arrivée, il est placé sous la tutelle de Jacques et Georgette Lenoir. Il habite chez eux, avenue Emile Max à Bruxelles, avec leurs deux enfants : Etienne et Brigitte.
« Je n'ai pas eu de chance avec les pères. Le premier a fait la guerre 14-18, le second celle de 40-45. Mais je suis reconnaissant envers lui de m'avoir accueilli comme son fils. »

A 17 ans, Luc reçoit un courrier postal écrit en néerlandais. C'est son frère Henry qui lui demande d'être son témoin de mariage. Cela faisait 11 ans qu'il était sans nouvelles de lui. Comme certaines familles étaient plus aisées que d'autres, l'association qui avait placé les enfants voulait éviter qu'ils gardent contact entre eux, pour éviter de faire des jaloux.

Retour au pays et rencontre imprévue

Pendant ces années, Luc suit une formation d'instituteur. En 1978, une opportunité s'offre à lui : devenir instituteur dans une école belge de Kigali. Il saute sur l'occasion et part pour le Rwanda. Là-bas, une surprise de taille l'attend :

« Je n'avais plus de nouvelles de maman depuis que j'avais quitté Savé. Un jour, en sortant des classes, je tombe sur trois Rwandais, dont une petite femme avec un turban coloré et les pieds nus. « C'est vous Monsieur Van Damme ? » demande l'un des hommes. À mon acquiescement, il me montre la petite dame et me dit : « J'aimerais vous présenter votre maman ». Après vingt ans d'absence, elle m'a longuement serré dans ses bras. Son fils était enfin revenu. »
Entre 1978 et 1987, Luc s'installe au Rwanda où il sera en contact permanent avec sa mère. C'est aussi à cette période qu'il rencontre sa femme, Claire, qu'il épousera en 1981. Elle lui donnera deux enfants : Nicolas et Aline.

Et l'identité dans tout ça ?

Cette rencontre avec Luc Van Damme ne m'a pas laissé indemne, sa bonne humeur étant contagieuse. Mais ce sourire cache-t-il une douleur ? Quand on lui pose la question, pour savoir s'il se sent plutôt européen ou africain, sa réponse est simple et directe.

« Je suis européen, je l'ai su en vivant au Rwanda. Au contact de ma mère et de sa famille,
j'ai compris que nous n'avions pas la même mentalité. Il faut dire qu'au Rwanda, les métis vivaient vraiment en autarcie, séparés de la société africaine. D'ailleurs, je ne parle même pas la langue du pays, le kirwandais»
Même si le fait d'être différent a pu lui causer des problèmes, il refuse toute victimisation.

« Pour être accepté malgré ses différences, il faut se comporter de manière exemplaire : s'adapter, s'intégrer, s'impliquer. À la longue, les gens finiront toujours par vous accepter. »
De nombreuses personnes d'origine étrangère ou métissée témoignent de cette obligation d'être exemplaire, de travailler deux fois plus pour être acceptés. Mais le chemin du vivre ensemble ne repose-t-il que sur leurs épaules ? Tout le monde doit s'impliquer.

Pour construire une Belgique qui reconnait son identité métissée, on espère que la mémoire des enfants issus des colonies belges entre dans notre Histoire nationale.

Le témoignage de Luc est d'une importance capitale pour tous les jeunes, et surtout, comme le signale l'association des Métis de Belgique, "pour des jeunes métis désemparés ou stigmatisés à cause de leur différence apparente".

Aujourd'hui, Luc se dit fier d'être basané. D'abord parce que c'est vrai, et que s'accepter soi – même est la meilleure manière d'accepter l'autre. Ensuite parce que cela lui a appris à être ouvert et à ne pas enfermer les gens dans des cases. En bref, savoir aller au-delà des apparences. De toutes façons, comme dit un proverbe africain: *« L'ombre du zèbre n'a pas de rayures. »*

En mémoire de Mélanie Mukakigeri et de toutes les mamans africaines à qui on a arraché leur enfant.

Référence:
Assumani Budagwa, « Noirs-Blancs, Métis – La Belgique et la ségrégation des Métis du Congo belge et Ruanda-Urundi (1908-1960) »,
www.congometis.be
www.metisbe.squarespace.com



Chris Mashini,
Volontaire chez MagMA

Zaïna :

entièrement Belge, complètement Congolaise

Peut-on composer son identité de diverses appartenances ? Du rejet à la reconnaissance, entre milieu ouvrier et collège huppé, Cuba et Uvira, Zaïna Assumani nous raconte une construction éprouvante et passionnante : celle de son identité métissée. Au regard qui questionne son origine, Zaïna donne sa réponse, ses réponses.



« *Je suis née à Ottignies et j'y ai grandi. Quand on me demande d'où je viens, je sais ce que les gens cherchent à savoir… mais je leur réponds que je viens d'Ottignies. D'abord ils sont mal à l'aise, puis, ils ne se gênent pas pour poser plus de questions intrusives.* »

Dans le meilleur des cas, ces gens sont réellement intéressés… mais dans le pire, ils sont méprisants ou expriment ensuite leurs stéréotypes racistes. Zaïna accepte avec patience ces questions sur ses origines si elles relèvent de la curiosité bienveillante, mais préférerait avoir la liberté d'en parler elle-même, quand elle le souhaite. Sans cesse confrontée à cette interrogation « D'où viens-tu ? », la question semble devenue moins géographique qu'existentielle pour elle.

Du rejet total vers une première acceptation

Petite, Zaïna se rend vite compte qu'elle est une exception : dans sa région, la fillette est une des seules enfants d'origine étrangère. A l'école maternelle, des élèves prétendent ne pas voir la maîtresse à cause de sa coupe afro. Ses cheveux crépus, elle n'en veut pas, et rêve d'avoir des cheveux tels que ceux de sa maman. Zaïna rejette alors tout ce qui a trait à l'Afrique : nourriture, vêtements, musique. Il lui arrive même d'être gênée de son papa Congolais à qui on l'associe plus rapidement qu'à sa maman. Heureusement, l'école primaire lui donne un point de vue positif sur son côté africain : elle y

« Tu ne sais pas que tu es noire avant qu'on te le dise… On m'associait toujours à papa. Encore aujourd'hui, les gens peuvent comprendre que je suis la fille de mon père, mais pas de ma maman. »

trouve rapidement sa place. Les profs sont très inclusifs, ils collaborent par exemple avec l'asbl de la famille de Zaïna, « Espérance revivre au Congo ». Elle se souvient d'avoir suscité l'intérêt de sa classe en y amenant une feuille de bananier, ou encore d'une visite mémorable de sa classe au Musée de l'Afrique Centrale, accompagnée de son père, membre de l'association des parents.

« *Papa pouvait dire plus de choses que les guides du musée, il avait une connaissance que les autres parents n'avaient pas, j'étais très fière.* »

Face aux suspicions de toute part : faire sa place, faire ses choix

L'adolescence annonce une période difficile pour Zaïna … Inscrite dans le collège huppé de sa ville, elle n'y compte qu'une petite dizaine d'ados d'origine étrangère. A la différence de couleur de peau, vient s'ajouter la différence de milieu social entre elles et les autres. Entourée de jeunes privilégiés au niveau économique, c'est le milieu ouvrier de sa maman qui se rappelle à elle :

« *Mes arrière-grands-parents sont arrivés d'Italie dans les années trente. Ils fuyaient la misère. Ma mamie habitait dans une maison d'ouvrier, alors que les grands-parents de mes amis habitaient dans des châteaux… ou presque !* ».

L'adolescente doit à nouveau faire sa place dans un milieu homogène à tout point de vue : couleur de peau, milieu social, religion. Certains professeurs butent inlassablement sur ses nom et prénom tandis que d'autres révèlent un comportement intransigeant à son égard, donnant du sens aux conseils de son papa: travailler deux fois plus que les autres pour être certain d'être bien noté.

« Il faut fournir plus d'efforts. Il faut sans cesse rassurer les gens sur le fait qu'on n'est pas un stéréotype. La discrimination est réelle : avec un même CV, mon cousin dont les parents sont congolais n'a pas obtenu les mêmes entretiens d'embauche que sa copine. Pour l'entrée en boîte de nuit, mon frère et moi, nous avons déjà été refusés, alors que nos amis avaient pu entrer. On ressens beaucoup de colère, et de la rage.»

A 16 ans, elle entame des recherches approfondies sur la migration en Belgique, les diverses cultures et religions, l'histoire et la politique du Congo et les mouvements afro-américains. Une passion qui ne s'arrêtera plus : elle est aujourd'hui diplômée en Sciences politiques. Sa formation intellectuelle s'accompagne alors d'une transformation physique… en rupture avec les habitudes de son entourage pour qui une vraie Africaine défrise ou tresse sa chevelure, Zaïna, elle, rase ses cheveux …

Cuba et Congo : reconnaissance et réconciliation

Cuba : terre de révolution… aussi pour Zaïna. A 18 ans, elle réalise son rêve et s'envole pour un pays où elle aura « la couleur nationale ». Moments magiques, se promenant seule dans les rues, elle expérimente un sentiment nouveau : personne ne la regarde, elle est noyée dans la masse. Autre situation extraordinaire : vu sa couleur de peau, des Cubains s'exclament : « *Toi, tu es Cubaine, tu es de chez nous ! Même si tu n'es pas d'ici, tu es d'ici !* » Avec émotion, Zaïna raconte : « *C'était absolument génial ! Les gens, au lieu de me dissocier des autres, ils m'intégraient dans leur groupe. Ça m'a fait beaucoup de bien pour m'accepter comme je suis.* »

Plus tard, elle trouve à nouveau une terre d'accueil au Congo quand elle y travaille comme coopérante. Son nom de famille étant lié à la région d'où vient sa famille, elle est très bien accueillie par les Congolais, qui lui souhaitent : « Bon retour ! ».

« Ce voyage m'a réconciliée avec mon nom. Comme Ottignies, la ville d'Uvira, c'est chez moi ! »

Des sentiments très forts s'imposent à elle. Zaïna prend conscience qu'elle porte un bagage de codes culturels transmis par son papa: humour, comportements, relations de politesse ou encore, l'aisance à s'adapter à tous les milieux.

Sa réponse : « Je suis métis ».

« Je ne suis pas moitié-moitié, pas 50/50 ! Je suis 100% Belge et 100 % Congolaise ! Je suis moi-même, je suis un tout ! ». Zaïna refuse d'être catégorisée. Et comme cette jeune femme a de la suite dans les idées, sa recherche va se poursuivre à la découverte de ce côté italien, ces grandes tablées de son enfance où l'on parlait fort. Quelque part en Italie, le village de Svaldi a vu naître son arrière -grand-père… Qui sait si Zaïna y découvrira qu'elle est aussi totalement italienne, rendant ainsi son identité d'autant plus métissée ?

Ce métissage dont Zaïna nous parle, c'est bien plus qu'une nuance de couleur de peau. C'est une évolution progressive dans le temps, faite de rejet et d'accueil, d'expérience et de recherche. Ce qui déchire nombre de jeunes aux identités métissées, c'est de croire qu'ils doivent définitivement choisir entre une origine ou une nationalité, une culture ou une autre, …notamment celle de leurs parents ou celle de l'école.

Or, on peut les accompagner à construire leur identité plus sereinement, en reconnaissant ces diverses appartenances qui les composent, par davantage d'interculturalité à l'école par exemple, comme l'a vécu Zaïna en primaire : offrir aux jeunes le temps de parler de leurs cultures, de leurs convictions, lors d'une fête ou à travers la rencontre de témoins, lors de projets d'expression, pour des travaux écrits, des exposés, des excursions,…

Ces activités peuvent être réalisées dans le cadre de la construction d'une culture commune, comme le propose le processus d' « école citoyenne ». Afin que tous les jeunes puissent être 100 % uniques, 100 % eux-mêmes !

Amandine Kech
Coordinatrice MagMA



Référence:

L'article 6 du décret « Missions » de 1997 dit ceci : Préparer tous les élèves à être des citoyens responsables, capables de contribuer au développement d'une société démocratique, solidaire, pluraliste et ouverte aux autres cultures.
Mouvement des Institutions et des Ecoles Citoyennes : www.miec.be; Jeune et citoyen : www.jeuneetcitoyen.be

Couples mixtes:

l'enrichissement au-delà du déchirement


© Noura

Noura est une jeune fille dont la mère est belge et chrétienne et le père est tunisien de confession musulmane. Elle témoigne de son vécu en tant que fille issue d'un couple mixte au niveau des convictions religieuses. Une manière de s'intéresser au thème complexe des identités composées.

C'est au cours d'une belle journée ensoleillée, dans un bar du centre bruxellois, que j'ai rendez-vous avec Noura, jeune étudiante de dix-neuf ans en psychologie à l'Institut Marie-Haps. Fille d'une maman chrétienne et d'un papa musulman, ses parents prennent part depuis à peu près cinq ans à des réunions entre couples mixtes. *« Je trouve ça intéressant quand il y a d'autres enfants qui viennent, ça permet de percevoir qu'on n'est pas seule dans sa situation »,* nous révèle la jeune fille qui ne prend pas toujours part aux réunions, avant tout destinées aux couples. Ces rendez-vous ont lieu depuis bientôt vingt ans. Les couples mixtes se réunissent chez l'un des membres, souvent à l'occasion de repas, comme lorsqu'ils rompent le jeûne lors du ramadan, par exemple. C'est surtout la mère de Noura qui voulait se rendre à ces réunions:

« Elle trouve ça intéressant de se rendre compte que d'autres personnes peuvent être confrontées aux mêmes problèmes. Mais aussi parfois de se rendre compte que tel problème n'est pas spécifiquement dû à la religion mais est inhérent au couple ».

La religion, une question qui ne s'est jamais posée

D'aussi loin que Noura se souvienne, elle s'est toujours sentie musulmane. Un choix que l'on aurait pu penser cornélien avec une mère chrétienne et un père musulman mais il n'en est rien *: « J'ai suivi comment je me sentais, la question ne s'est jamais vraiment posée pour moi»*. Noura estime donc ne pas avoir dû véritablement opérer de choix au niveau de sa croyance religieuse. Dans sa famille, sa sœur ne s'est tournée vers aucune des deux religions alors que son frère a approfondi sa foi musulmane plus tardivement. Pour Noura, cette situation familiale est gage d'une certaine ouverture d'esprit au niveau religieux : *« Ca m'a permis de voir ce qu'était la religion chrétienne, de me débarrasser de certains préjugés »*. Mais qu'en est-il des fêtes de famille ? Si la jeune fille ne fête pas Noël religieusement, elle le voit comme *« une occasion de célébrer en famille »*.

Une identité composée

Si Noura n'a jamais ressenti son engagement à l'islam comme un choix conscient, elle croit néanmoins en la notion de double identité. Cette identité double, elle la ressent moins au niveau de sa préférence religieuse qu'au niveau de ses origines : *« Mes origines, c'est mes racines, c'est moi. C'est vraiment une double identité : mi- arabe, mi- belge. Alors que d'un point de vue confessionnel, même si je n'ai jamais ressenti mon identité musulmane comme résultant d'un choix conscient, si je voulais, je pourrais changer de religion ».*

Néanmoins, elle confie qu'au sein des couples mixtes et de leurs enfants, certains ressentent cette double identité au niveau religieux.

Elle trouve aussi que c'est important de trouver un équilibre entre ses deux origines, *« certaines personnes répriment plus une origine qu'une autre »*. Noura estime avoir trouvé cet équilibre, même si naturellement elle est plus à la recherche de *« son côté tunisien »* vu qu'elle a des contacts moins fréquents avec la famille de son père qui se trouve en Tunisie : *« Je veux montrer que j'appartiens à la famille de mon père, j'ai moins à prouver du côté de ma mère ».*

Malgré ce sentiment de double identité, la jeune fille précise qu'elle n'est pas dédoublée :

« ce sont deux identités qui n'en forment qu'une ».

Le poids du regard des autres

Sur le plan personnel, Noura vit sainement sa situation familiale. La difficulté provient bien souvent du regard que portent les autres sur son arrangement familial :

Pour elle, cela n'a jamais été un déchirement, une scission, cela

« Certains ont du mal à imaginer qu'on puisse avoir une vie normale tout en étant issue d'un couple mixte. Certaines personnes pensent que quand on vient d'un couple mixte, on sera perturbée. Ça me blesse mais je ne leur en veux pas. Ils ne savent pas. Ils pensent que l'enfant sera contraint de faire un choix qu'il vivra comme un déchirement ».

s'est toujours fait naturellement.

Une situation enrichissante

Si l'éloignement de sa famille côté paternel est parfois vécu difficilement, elle trouve néanmoins sa situation familiale très enrichissante. Elle encourage d'ailleurs le mélange des origines et des cultures : *« Je n'ai pas du tout vécu ça comme un déchirement. Ce n'est que du positif ».* Preuve s'il en faut du caractère positif de sa situation familiale : le choix de ses parents de privilégier la mixité religieuse au sein de leur couple a pu leur paraître difficile à porter et parfois douloureux dans certaines circonstances. Mais, au final, cela a été une source d'enrichissement, par exemple pour sa maman qui fait aujourd'hui partie d'une association - El Kalima – oeuvrant pour le dialogue entre musulmans et chrétiens.

Le témoignage de Noura montre que les enfants et adolescents qui grandissent au contact de diverses cultures peuvent faire coexister en eux-mêmes de multiples codes, normes ou convictions. Cette combinaison des références ne se fait pas toujours sans difficultés : certains jeunes traversent des conflits de loyauté. Mais ce n'est pas le cas de Noura, qui exprime le développement harmonieux de sa vie, une vie équilibrée entre diverses appartenances.



Charles Regnier
Volontaire chez MagMA

Isaac : « Moi, c'est il »


© Isaac

Est-il possible que l'identité de genre ait différentes facettes ? Comment gère-t-on les questions liées au genre quand on est jeune ? J'ai rencontré un jeune trans qui a vécu en Belgique et qui a accepté de revenir sur son adolescence et sur ses démarches administratives et médicales.

Alors que j'effectuais des recherches sur les personnes transgenres en Belgique, Isaac, un jeune Français de 28 ans, m'a été très vite recommandé.e comme un témoin de référence. Durant les quelques années passées dans notre plat pays, il a obtenu un diplôme et s'est engagé.e pour la cause des personnes trans auprès de l'association idenTIQ.

Durant son enfance, Isaac ne se sentait pas en accord avec son corps. Quand il évoquait ses questionnements avec ses parents, ceux-ci pensaient qu'il était un « garçon manqué », que ça allait lui passer, et ne s'en préoccupaient pas. De son côté, il espérait qu'à la puberté, on découvrirait qu'il était intersexué – ce qui ne fut pas le cas.

« Je détestais les choses pour filles, et je ne voulais pas être perçu comme une fille. Mais lorsque les gens me prenaient pour un garçon j'avais l'impression que c'était mal d'aimer ça, et je corrigeais leur erreur. »

De fait, son adolescence ne s'est pas déroulée comme espéré. Les changements physiques furent difficiles à vivre. Ce n'est que vers 17 ans, alors qu'il était au lycée et qu'il passait du temps sur Internet, que la mention du mot « transsexuel » dans une discussion a attiré son attention. La définition de l'époque n'était « pas très glorieuse » mais, les mots ont résonné en lui.

À partir de cette prise conscience, il commence à se renseigner et à chercher des témoignages sur des forums. Il rencontre des personnes trans de sa région.

Comprendre pour avancer

Pour m'aider à comprendre le genre, il m'a envoyé cet extrait de sa bande-dessinée : https://tapastic.com/episode/199511. Le genre est un concept qui désigne les rôles, les comportements, les activités et les attributions socialement construits, qu'une société considère comme appropriés pour les femmes et les hommes.

Isaac, lui, se voit comme un tout. S'il ne souhaite pas dévoiler son ancien prénom, il ne veut pas oublier pour autant son passé. C'est une part intégrante de son présent. Il développe en me disant que notre société évolue selon un système binaire : il existerait soit des hommes soit des femmes. Pour Isaac, en fluidifiant notre perception du genre, on remarque qu'« il est plus rare de trouver des binaires autour de nous». Notre discussion nous porte à nous interroger sur la multitude et l'approximation des critères qui nous permettent de définir le sexe d'une personne : les parties génitales, les hormones, les chromosomes, la pilosité, la taille des os… Et qu'est-ce qui permet de définir le genre de quelqu'un? Cette interrogation n'est pas sans nous rappeler la fameuse citation :

« On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin ». (Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949)

L'histoire se répète

Lorsqu'il fait son coming-out auprès de ses amis, certains pensent qu'il est en manque d'attention. Considéré.e comme un.e excentrique, on pense que ça lui passera. Mais les questions que ses recherches ont soulevées en lui débouchent sur d'autres interrogations. Une deuxième crise d'adolescence apparaît.

Afin de mettre tout le monde d'accord sur le fait que ce n'est pas une envie passagère, Isaac souhaite que son changement d'identité de genre soit validé de manière officielle. Mais avant de pouvoir entreprendre les changements administratifs, un processus long et difficile est requis par la loi du 10 mai 2007 « relative à la transsexualité», car à la commune :

« il faut présenter une déclaration médicale qui atteste de la conviction intime, constante et irréversible d'appartenir au sexe opposé à celui indiqué dans l'acte de naissance. De plus, pour le changement de prénom, il faut prouver le suivi d'un traitement hormonal et que le changement de prénom est essentiel. Pour le changement de sexe, il faut prouver que l'on a subi une réassignation sexuelle et que l'on n'est plus en mesure de concevoir des enfants. » (Les Cheff)

Ce parcours, il le vit principalement en Belgique. Ce qu'il en retient, c'est que dans son corps, c'était la « guerre des hormones » entre les naturelles et les nouvelles, artificielles. On peut dire qu'il a vécu à nouveau une puberté, mais sous d'autres angles. Il avait la sensation de gagner en violence et de perdre en empathie. Dans ses rapports avec le personnel médical, ce n'était pas beaucoup plus serein. Pour être certain.e de recevoir l'attestation, il se jouait des codes d'expression du genre et surjouait un rôle masculin.

« Je mettais en avant le fait d'avoir abhorré les Barbies, mais je taisais aimer le vernis à ongle ! ».

La vision du genre est tellement normée dans notre société qu'il craignait qu'un écart puisse lui coûter la fameuse déclaration médicale. Selon lui, une certaine pression pèse sur les médecins : on a peur qu'ils n'accordent trop vite l'attestation.

Pour la reconnaissance des personnes trans et des genres fluides

Aujourd'hui, si Isaac a terminé les démarches administratives, il n'est pas prêt.e pour autant d'être débarrassé.e de la prise d'hormones. Stérilisé.e, il devra continuer à en prendre toute sa vie, et regrette amèrement d'avoir dû, dans un moment de grande détresse, choisir entre la reconnaissance de son genre et la possibilité d'avoir des enfants.

« Aucun docteur ne m'a expliqué ce que la stérilisation engendre comme dépendance hormonale, et personne ne m'a demandé, à 18-19 ans, si je pensais vouloir avoir des enfants un jour. Aucun soutien psychologique, c'est très déshumanisant. On n'est pourtant pas des monstres. »

Alors que la Belgique a la réputation de défendre les droits humains, elle a été condamnée par l'ONU pour cette pratique car elle viole de nombreux droits. Si les partis flamands sont parmi les meilleurs alliés pour la cause TIQ (proposition de Koen Geens CD&V pour le changement sans opération), on est encore loin de l'autodétermination comme seul critère pour changer de manière officielle.

En plus de l'autodéclaration, Isaac fait le vœu que les personnes trans puissent exister et vivre comme tout le monde. En attirant, par exemple, l'attention sur eux afin de comprendre qui ils sont ou en les reconnaissant de manière administrative (Homme/Femme/X). De cette manière, on leur donnerait le droit d'exister.



Bérénice Magloire
Volontaire chez MagMA

N.B.: Les termes « transgenres (parfois abrégé trans ou trans*), transidentités ou expression de genres ou genres fluides » sont des termes « coupole » désignant des personnes dont l'identité de genre est différente de celle associée habituellement au genre assigné dès la naissance. Le terme transsexuel est mal considéré par une grande partie de la communauté trans.

Pour mon article, j'ai choisi d'opter pour le langage épicène (non sexiste). Isaac est désigné par « il » (pour ne pas perturber le lecteur avec les pronoms « yel », « ille », etc), mais les adjectifs sont accordés de façon neutre.

Intersexué : Personnes présentant des caractéristiques physiques, génétiques et/ou hormonales qui ne sont pas exclusivement mâles ou exclusivement femelles, mais qui appartiennent soit typiquement aux deux, soit à aucun des deux.

Pour plus d'informations et pour toutes les définitions des termes utilisés:

Les Cheffs : www.lescheff.be

Genres pluriels : www.genrespluriels.be

Campagne de sensibilisation des jeunes aux stéréotypes homophobes et transphobes : www.ettoitescase.be

Infotransgenre (traduction du site Transgender Infopunt, soutenu par le Gouvernement flamand): www.infotransgenre.be/

Transgender Europe : http://tgeu.org/wp-content/uploads/2016/05/trans-map-B-july2016.pdf

Animations et formations



MagMA propose des animations et des formations pour tous les groupes de jeunes : classes, mouvements de jeunesse, maisons de jeunes, etc.

Nos thèmes : lutter contre le racisme, journalisme citoyen, déconstruire le discours des théories du complot, démarche interculturelle, mise en place d'un comité de rédaction. Contactez Amandine Kech pour plus d'informations au 02/738 08 04 ou 0472/82 63 68 ou amandine.kech@mag-ma.org.

Méthode

Nos animations sont conçues par et pour des jeunes, afin de les rendre acteurs de projets d'expression autour des thèmes d'interculturalité et de mixité sociale. Basée sur l'expérimentation, les jeux de rôle, des supports variés (articles, vidéos,…), notre approche part du ressenti, des envies et préoccupations des jeunes pour les accompagner vers la réflexion et l'expression. L'aspect citoyen de notre démarche incite également les jeunes à proposer des pistes d'actions citoyennes et politiques.

Accompagnement personnalisé

Les thèmes proposés peuvent être exploités soit lors d'une animation de courte durée de minimum 2 à 4 h, soit à l'occasion d'une formation de plus longue durée, d' 1 jour ou plus. Ces animations peuvent être vécues indépendamment les unes des autres, ou sous forme de continuité. Les activités proposées seront affinées avec la personne de référence (enseignant, animateurs) et le groupe de jeunes (membres/apprenants/élèves). Nous concevrons la formule ensemble ! Nous demandons un nombre minimum de 6 participants.

Thèmes

Racisme et discrimination : comprendre et réagir

Par des activités interactives et des échanges, on découvre les mécanismes qui mènent au racisme et aux discriminations : groupes sociaux, stéréotypes et préjugés, infériorisation... On découvre aussi comment réagir, en s'appuyant sur la loi, mais aussi via des actions collectives ou dans son comportement de tous les jours. Les jeunes formulent eux-mêmes des pistes d'actions pour lutter contre la xénophobie. Une de ces pistes peut être le journalisme citoyen, selon l'approche de MagMA.

Supports : vidéo « Babelgium », « La molécule de l'identité », « Le jeu des cercles », « La cible du changement ».

Initiation au journalisme citoyen

Un atelier qui permet aux jeunes de découvrir le journalisme citoyen et ses spécificités. Ensemble, on débat de l'intérêt du témoignage, de la distance critique par rapport à celui-ci, de l'importance capitale de la parole des jeunes et de la complémentarité entre presse généraliste et journalisme citoyen. Par des activités interactives (mise en situation d'interview, création d'une charte éditoriale, projet de magazine), les jeunes sont amenés à se mettre dans la peau de journalistes citoyens et pourquoi pas, à lancer un projet de magazine !

Supports : portraits réalisés par les volontaires de MagMA sur les jeunes migrants, sur les jeunes et leurs convictions religieuses et philosophiques, sur les jeunes Molenbeekois, sur l'identité.

La démarche interculturelle

Basée sur l'expérimentation, les jeux de rôle et l'analyse de supports variés (articles, vidéos,…), notre formation part du ressenti pour amener les jeunes vers la réflexion, l'analyse et l'action. Nous explorons ensemble les thèmes de l'identité, du choc culturel, des stéréotypes, de la négociation. Cette formation s'appuie sur les travaux de Margalit Cohen-Emerique.

Théories du complot : déconstruire le discours avec les jeunes

Les théories du complot attribuent à des groupes occultes le pouvoir de contrôler le monde, en particulier la politique et les médias. Chez les adeptes de ces théories, et au sein des jeunes entre autres, elles annihilent la capacité d'analyse et d'action et constituent un des chemins vers le racisme. MagMA propose des animations pour les jeunes afin de les outiller en vue de déconstruire les discours conspirationnistes.

Cycle de 5 animations : Deviens journaliste citoyen !

Un cycle d'animations qui amène un groupe de jeunes (élèves, apprenants, membres d'une asbl) à réaliser son propre magazine, sur un thème qu'il détermine lui-même, en s'appuyant sur l'approche de MagMA : la mise en valeur de la parole des jeunes. Le groupe constitue un « comité de rédaction » au sein duquel l'entraide et la responsabilité individuelle sont sollicitées pour la réalisation d'interviewes, de portraits, de reportages photos… A l'aide de sources d'information et d'inspiration amenées par les jeunes, ceux-ci sont accompagnés par les animateurs afin de répondre pas à pas à ces questions : Quels jeunes témoins vont-ils rencontrer ? Quel angle vont – ils choisir ? Quel mode d'expression utiliser ? Ensuite, on passe à l'action, jusqu'à la publication et la diffusion!

ANIMATIONS ET FORMATIONS

Pour tous les groupes de jeunes : classes, mouvements de jeunesse, maisons de jeunes, etc. Nos animations sont conçues avec l'enseignant ou l'animateur et/ou le groupe de jeunes.

Nos thèmes :

- Racisme et discrimination : comprendre et réagir
- Deviens journaliste citoyen !
- Théories du complot : déconstruire le discours
- La démarche interculturelle
- Mise en projet : comité de rédaction et réalisation de portraits de jeunes

Nos méthodes : expérimentation, jeux de rôle, débat, réalisation de portraits écrits, photos ou vidéos, élaboration collective de pistes d'action citoyennes et politiques.

Contactez Amandine Kech pour plus d'informations
au 02/738 08 04 ou amandine.kech@mag-ma.org

VOLONTAIRES

Envie de rejoindre l'équipe ? MagMA recherche des volontaires âgés de 15 à 35 ans pour promouvoir **l'interculturalité, la mixité sociale et lutter contre le racisme**. Tu aimes **écrire, photographier, filmer, animer, organiser, gérer les réseaux sociaux** ? Rejoins-nous ! Contacte Amandine au 02/738 08 04 ou amandine.kech@mag-ma.org ou inscris-toi via le formulaire en ligne sur www.mag-ma.org.

VOLONTAIRES DU COMITÉ DE RÉDACTION

Amadeo Bosser, Steven Copias, Jennifer Crombé, Prince Djungu, Amina Houha, Elodie Kempenaer, Vanessa Kabuta, Mahdiya El-Ouiali, Bérénice Magloire, Chris Mashini, Anaïs Perrillat Collomb, Nastassja Rankovic, Cynthia Nsita, Clara Van Reeth, HMD, Charles Regnier, Sang-Sang Wu.

A PROPOS DE MAGMA

Créée en 2012, l'association MagMA a pour mission de provoquer la rencontre entre jeunes, adolescents ou jeunes adultes, par des activités journalistiques et ce afin de promouvoir l'interculturalité et la mixité sociale et lutter contre le racisme.

Aujourd'hui reconnue "Groupement de Jeunesse" par la Fédération Wallonie-Bruxelles, MagMA organise des animations et formations et publie des portraits de jeunes réalisés par des jeunes. Notre équipe de journalistes citoyens est composée de volontaires âgés de 15 à 35 ans.

Avec le soutien de la circulaire « Soutiens aux projets jeunes » - Service de la Jeunesse

FEDERATION Wallonie Bruxelles

NOUS SOUTENIR

Pour soutenir MagMA vous pouvez :

- lire ou visionner nos portraits, les partager...
- rejoindre les volontaires si vous avez de 15 à 35 ans...
- ou faire un don à l'asbl au compte

BE 42 0688 9725 2754.

Merci !

MAGAZINE MIXITÉ ALTERITÉ magma

MagMA

Magazine Mixité Altérité

www.mag-ma.org

Tél :02 738 08 04

0472/82 63 68

59 rue Joseph Lefèbvre

6030 Marchienne-au-Pont

31/7 rue Maurice Liétart 1150 Bruxelles